

Christian Prigent

A quoi bon encore des poètes ?



P.O.L

Extrait de la publication

A quoi bon encore des poètes ?

Christian Prigent

A quoi bon encore
des poètes ?

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ces textes ont été initialement publiés par
l'Ecole Régionale des Beaux-Arts de Valence
Collection 222-1995*

© P.O.L éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-502-7

Comme tout monde humain, mais plus qu'aucun autre peut-être, notre monde est un monde en manque de sens. La demande de sens y est donc d'autant plus acharnée.

L'actualité en offre de nombreux symptômes.

D'un côté on recherche plus que jamais les assurances de la science

positive (et il faut alors méditer l'avertissement de Luc Ferry : “La prétention à fonder la pratique dans l’objectivité d’une science de la nature ou de l’histoire s’est toujours soldée par des catastrophes humaines”).

D’un autre côté (en particulier dans les pays de l’ex-bloc de l’Est), on se voue désespérément aux discours magico-religieux qui dispensent une pacotille de sens (sectes, occultisme, numérologie, etc).

Ici on tente de stabiliser les indécisions traumatisantes dans le carcan d’un moralisme totalitaire (les campagnes pour la “correction politique”). Là on en revient brutalement aux crispations nationalistes, à la xénophobie, aux actions de “purification ethnique” et à la haine raciste – c’est-à-dire à tout ce qui répond à une angoisse atavique

devant la dérive, la perméabilité, la fuite du sens, l'étrangéité, l'errance des populations sans terre, sans langue, sans territoire propres.

Et peut-être enfin, parce qu'elle prétend s'appuyer sur du savoir scientifique (médecine, biologie, géophysique...) et qu'elle peut nourrir une vision exaltée (l'Homme et la Terre réconciliés), l'écologie dite "profonde" constitue-t-elle d'ores et déjà le nouveau grand Dessein qui va venir illuminer les décombres, redonner "sens" à l'action humaine et remobiliser d'intrépides et peu critiques vocations militantes.

Dans un tel contexte, on peut comprendre que nos contemporains manifestent peu de goût pour ce qui n'apporte aucune apaisante clarté ni

aucun savoir stabilisé. Rien de vraiment étonnant dans leur dédain de la littérature “difficile”. Rien de mystérieux non plus dans ce que j’ai appelé ailleurs ⁽¹⁾ la volonté actuelle d’oublier la “modernité” en art et en littérature.

J’appelle ici *modernité* ce qui érode l’assurance des savoirs d’époque, défait le confort formel et propose moins du sens qu’une inquiétude sur les conditions mêmes de production d’un sens communément partageable.

J’appelle *modernes* ceux qui vivent toute langue comme étrangère et doivent donc trouver une autre langue – une langue dont la “nouveau-té” perturbe le goût dominant et déplace les enjeux de l’effort stylistique.

1. Dans *Ceux qui merdRent*, P.O.L, 1991.

J'appelle *moderne* cette passion qui vient mettre sous tension contradictoire, d'un côté la leçon pacifiée des bibliothèques et des musées, de l'autre le troublant tumulte ⁽²⁾ du présent.

Dans le contexte que j'ai essayé de décrire, la *modernité* ainsi définie est quelque peu... déplacée. L'oubli du moderne, c'est précisément l'oubli, éventuellement la censure, en tout cas le refus de considérer les enjeux de ces écrits que Georges Bataille appelait "grandes irrégularités de langage". La langue excentrique que parlent ces écrits soulève en effet

2. C'est ainsi que parle Baudelaire au moment où il fonde la notion de "moderne" telle que nous pouvons encore la comprendre aujourd'hui.

brutalement la question du sens, de la *lisibilité*. On a donc tendance à les renvoyer à une marginalité inaudible (inaudible surtout parce que délibérément inécoutée) : ils sont inadéquats à la demande du spectacle et à la logique du commerce éditorial, ils résistent de toute leur force stylistique à la rationalisation consensuelle de ce marché.

Aujourd'hui, peut-être plus que jamais, les livres sont sommés de nous rassurer sur le monde, c'est-à-dire de le remplir de significations immédiatement consommables. On recherche des fictions dont la cohérence convenue soit à même de nous le livrer dans une stabilité aimablement réarticulée. On attend des œuvres de la littérature qu'elles nous

guérissent du vertige, qu'elles réorganisent fabuleusement l'insupportable non-sens du réel. Les 90 % de la production littéraire (en particulier de la production romanesque) sont surdéterminés par ce type de sommation : la littérature doit nous distraire de la vérité, il faut qu'elle nous emporte dans un spectacle qui simplifie la complexité du monde sensible, voile la violence de son excès au sens et masque sa résistance à toute représentation ; elle veut ainsi nous permettre d'approuver ce qui est là et d'y adhérer tant bien que mal.

Apparemment, il n'y a pas beaucoup de place là-dedans pour la vieille taupe "poétique". Pourtant,

elle creuse toujours. Pourquoi cesserait-elle de creuser, puisque rien ne cesse de ce qui nous jette simultanément dans le monde et dans l'angoisse proprement humaine, l'angoisse de la langue – qu'affronte toujours, que traite depuis toujours la littérature ?

Par les temps qui stagnent, on dit volontiers, ici et là, que cette activité n'a aucun avenir. D'aucuns (et non des moindres : Jean Baudrillard, Guy Debord...) ont même eu récemment tendance à penser qu'il n'y a plus aujourd'hui de littérature digne de ce nom et que, comme l'art en général, la poésie est morte. Peut-être faut-il en effet penser que faire de la poésie est d'ores et déjà une activité anachronique. Bien naïf en tout cas serait aujourd'hui celui qui continuerait

benoîtement à écrire sans tenir compte de ce terrible exposant.

Par ailleurs, la fin des utopies politiques et des avant-gardes qui croyaient y trouver une sorte de justification sociale à leurs irrégularités formelles a ramené des questions qu'on ne peut pas aujourd'hui ne pas poser d'une façon un peu brutale, un peu massive : quel sens (et en particulier quel sens "social") a encore le fait d'*écrire* ? à quoi servent ces bizarreries, ces écarts, ces formes inouïes ?

Voilà donc ressuscitée l'interrogation hölderlinienne : à quoi bon encore des poètes ? Et voilà la vieille taupe sommée d'exhiber ses certificats de civisme, de dire son rôle.

Penser ce rôle en termes de génie civil, d'efficacité sociale immédiate, d'"engagement" ne peut plus que

faire rire. La question n'est donc pas d'abord: "A quoi ça sert ?" (dans le secret, dans la marginalité quasi aphone, ça ne saurait de toute façon... servir) – mais : "Pourquoi y a-t-il quand même ça, ça plutôt que rien (plutôt que seulement le tout-venant qui occupe les boutiques et les tréteaux médiatiques) ?"

On mesure l'énormité de la question. Je ne ferai ici, pour y répondre, que quelques propositions minimales.

des raisons d'écrire

Qu'est-ce qui pousse à écrire (à écrire, entre autres, de la *poésie*) ?

Premièrement l'expérience que la vie non écrite (non symbolisée *personnellement*), la vie soumise au *parler faux*, est une vie misérable et qu'il faut bien répondre, par un certain geste sur la langue, à la honte d'être sans parole et assujetti.

Deuxièmement le constat que la langue de tous n'est celle de personne et qu'il y a donc, comme je le disais, à se "trouver une langue" pour verbaliser l'expérience que nous faisons intimement du monde.

Troisièmement ce paradoxe : la langue, qui nous fait *hommes*, nous délivre du monde au moment même où elle prétend nous le livrer ; il y a donc d'un côté à pousser à bout ce

geste d'arrachement au naturel (c'est ce qu'accomplit la *Dichtung* : la condensation rhétorique et son vœu d'hermétisme), de l'autre à assumer le désir d'une alliance nouvelle avec le monde (par l'échange des métaphores, "correspondances", écholalies harmoniques) ; la poésie (pour cela inéluctable) est le lieu névralgique d'exposition et de traitement de cette contradiction qui structure le parlant.

Quatrièmement la sensation que ni le bloc atone de prose (le continuum de pensée ou de récit) ni le métro-
nome mélodique moulé (la "proso-
die") ne rendent raison de la sensation que nous avons du discontinu des choses et de l'in-signifiance du présent ; qu'il faut donc trouver une forme (un schème rythmique sans

Questions : quel sens (et en particulier quel sens "social") a encore le fait d'écrire de la poésie ? à quoi servent ces formes inouïes ? que signifie cette obstination apparemment hors champ ? de quoi témoigne-t-elle ? qu'en attendre ? quel usage en faire ? Ou, plus simplement : pourquoi y a-t-il quand même ça, ça plutôt que rien (plutôt que seulement le tout-venant qui occupe les boutiques et les tréteaux médiatiques) ? Voilà des questions grossières (forcément), déplacées (comme toujours), urgentes (plus que jamais). Défi : tenter de les recadrer, voire d'y proposer quelques réponses minimales.



49 F
936246-8
ISBN : 2-86744-502-7
03-96



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

Extrait de la publication